

SELESKOVITCH, Danica et LEDERER, Marianne (2014) :
Interpréter pour traduire. Paris : Les Belles Lettres, 432 p.

Marco A. Fiola

Volume 61, Number 2, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037773ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037773ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fiola, M. A. (2016). Review of [SELESKOVITCH, Danica et LEDERER, Marianne (2014) : *Interpréter pour traduire*. Paris : Les Belles Lettres, 432 p.] *Meta*, 61(2), 488–490. <https://doi.org/10.7202/1037773ar>

could muster to attempting, only attempting, to break down some of the barriers between French and English speakers” (p. 9). D.G. Jones’ deeply personal account of their time together, including the founding of *ellipse*, acknowledges Fischman’s role in elevating translation to the status of an art rather than “some kind of hackwork producing makeshift versions of masterpieces” (p. 30). Kathy Mezei’s tribute focuses on Fischman’s role as an agent of change who “has exerted a quiet but impressive power and persistently pursued and articulated her characteristic translation norms and practices for others to emulate” (p. 36).

Indeed, the next section “The Art of Translation,” is a fitting tribute to Fischman’s agency. Translators Alberto Manguel, Pierre Anctil, Luise von Flotow, Michael Henry Heim and Lori Saint-Martin recount, in occasionally very personal terms, their encounter with the or an Other and the challenge of performing the “tightrope dance” (p. 97) of translation. For example, the article by the late Heim, an extraordinarily prolific and versatile translator, provides a hands-on and compelling argument both for and against domestication and foreignization. In her discussion of Edouard Roditi, Simon stresses the translator’s function as a literary talent scout, a role frequently played by Fischman. Simon argues that Roditi, who spoke some seven languages fluently and translated from more than ten (p. 100), was, like all translators, “not only [a] mirror for [his] own time” but an “actor in literary history.” (p. 98). For these agents and artists, “the task of the translator” is “the commitment to a literature that knows no boundaries” (p. 107).

Simon has reserved the third section, “Words of Sheila Fischman” for a privileged and rare conversation with Fischman, the translator, ambassador, poet, mentor, family member and friend. Dedicated to her sisters, Fischman’s poems entitled “Water” reveal the depth of her sensitivity and the breadth of her command of language. Included as well is an extraordinary translation of Gaétan Soucy. “The Anguish of the Heron,” first published in a hand-printed, illustrated edition, is a fitting example of Fischman’s art. The section ends with two interviews with Fischman, the first in 1994 and the second in 2012. The titles “Esthetic Affinities” and “No Boundaries” respectively sum up concisely a career devoted to a “labour of love” (p. 36) in the service of an author with whom she shares aesthetic affinities and inspired by dialogues with the authors that broke down stylistic, aesthetic and genre boundaries.

This outstanding collection ends with “Témoignages,” ten first-hand accounts by authors translated by Fischman and with whom she remains in dialogue, and by editors and publish-

ers. As titles such as “My Translator, My Sister” (Soucy), “What I Learned from Her” (Bissonnette) or “Merci, Sheila” (Carrier) suggest, the authors acknowledge Fischman’s tremendous contribution not only to their careers but indeed to their writing. While it is not unusual, although regrettably not that frequent, to have a translator’s foreword or afterword, it is indeed exceptional to have authors’ comments on the translation and the translation experience. These first person tributes situate translation as a personal dialogue grounded in mutual appreciation. In Carrier’s words: “If my first novel opened a path for her, she opened roads for me that I have taken in the spirit of discovery – a discovery of people living on this earth” (p. 103).

It is indeed fitting that the book ends with a poem by her husband, Donald Winkler, who translated many of the contributions. They have shared “Putting a little more French into English/ Putting a little more English on love” (p. 106).

Simon and her contributors are to be congratulated not merely for honouring Sheila Fischman, but for deepening and broadening our understanding of the art of translation, of its contribution to Canadian literature and of the aesthetic affinities between writers and translators. Readers will appreciate the range of subject matter, from reflections on issues in translation studies to humorous accounts of some of Canada’s most famous writers behaving infamously, of tenor, from somewhat academic discourse to very personal first person accounts and of genre, from poetry to interviews. In this collection, Fischman is indeed honoured, studied and showcased as an extraordinary translator, and in her own words, “match-maker” (p. 136) *extraordinaire*.

JANE KOUSTAS

Brock University, St. Catharines, Canada

SELESKOVITCH, Danica et LEDERER, Marianne (2014): *Interpréter pour traduire*. Paris: Les Belles Lettres, 432 p.

L’édition d’*Interpréter pour traduire* qui paraissait en 2014 chez Les Belles Lettres est la cinquième mouture de cet ouvrage qui présente les fondements de la Théorie interprétative de la traduction (TIT). Publié en 1984, puis réédité en 1986, en 1993 et en 2001 aux Publications de la Sorbonne, l’ouvrage était depuis peu épuisé, et c’est pour le rendre de nouveau accessible aux étudiants, chercheurs et pédagogues que les codirecteurs de la collection Traductologiques, Jean-René Ladmiral et Jean-Yves Masson, présentent l’ouvrage revu et corrigé. Il n’est pas inintéressant de souligner que c’est pour la même raison que l’ouvrage avait été

publié la première fois en 1984. En effet, *Interpréter pour traduire* est une collection d'articles parus dans des revues et de textes de communications, dont certains avaient été publiés dans des actes de colloque. Ces textes, qui datent de 1965 à 1982, sont regroupés en trois parties, sous les thèmes *Qu'est-ce que traduire?* (1973-1982), *L'enseignement de l'interprétation* (1965-1981) et *La traduction et le langage* (1978-1982). La première partie, dans laquelle les auteures posent les assises de la TIT, aussi appelée Théorie du sens, ou encore Théorie de l'École de Paris (Herbulot 2004: 307), compte pour presque la moitié du livre. Quelque 110 pages sont par la suite consacrées à la didactique de la traduction, et finalement ce sont environ 70 pages qui ouvrent sur les applications possibles de la TIT au-delà des paramètres de la traduction à proprement parler. Cette mise en situation permettra au lecteur de replacer chaque chapitre-article dans le contexte historique qui lui est propre, car si la traduction est millénaire, les origines de la traductologie ne remontent qu'à quelques décennies, et les avancées qu'à connues cette science interdisciplinaire sont remarquables compte tenu de la relative jeunesse de notre discipline.

De prime abord, il convient de saluer l'idée de vouloir rendre ces textes encore une fois accessibles aux étudiants en les publiant de nouveau, mais chez un nouvel éditeur. Toutefois, si nous accueillons favorablement l'idée, on peut se demander si les principaux intéressés ont discuté de l'idée de republier ces articles, ou encore l'ouvrage entier, en format numérique, ce qui aurait pu en faciliter davantage la diffusion. Cependant, une édition numérique aurait pu nous priver de la préface (29 pages) de Jean-René Ladmiral et de la postface (4 pages) de Marianne Lederer.

Étant donné qu'il s'agit d'une réédition, je me contenterai d'en analyser les ajouts qui y ont été apportés ou qui, à mon avis, brillent par leur absence. En commençant par la fin, donc par la postface, Marianne Lederer présente rapidement certaines des avancées les plus récentes de la TIT, notamment son application à la traduction littéraire; effectivement, *Interpréter pour traduire* est remarquablement muet sur ce sujet, ce qui tranche nettement avec les autres traités de traduction de la même époque. La traduction de textes pragmatiques y occupe donc la place de choix. En outre, la TIT avait pour particularité, à l'époque de sa fondation, de se détacher nettement de la linguistique et de l'analyse du langage (il n'était guère alors question de pragmatique). L'inclusion de la traduction littéraire dans le giron de la TIT contemporaine est des plus salutaires, car si à l'origine de la TIT les auteures soutenaient que le sens du texte se limitait essentiellement au discours, sans tenir compte de la forme, au fil des

années, Fortunato Israël a été admis dans le cercle étroit de la TIT, où il a pu mettre la TIT au banc d'essai de la traduction littéraire. Ces travaux ont donc révélé que la forme aussi « fait sens » et, perceptible, ce contenu sémantique doit donc être transmis, notamment par la forme dans la langue d'arrivée. Or, si la forme fait sens, cette forme doit tout autant être prise en compte dans une théorie de la traduction qui se réclame être celle « du sens ». Également dans sa postface, Lederer précise que le modèle interprétatif du processus de traduction s'applique « à tous les domaines où il y a transfert de sens, notionnel et émotionnel » (p. 424). Elle souligne également que ce modèle a permis d'étudier une multitude d'aspects de la pratique traductionnelle, aspects qui ont fait l'objet de thèses, d'ouvrages et de nombreuses communications savantes. Malheureusement, la mise à jour bibliographique que Lederer promet dans sa postface n'a pas été faite, l'ouvrage le plus récent de cette bibliographie remontant à 2006 (et, de surcroît, il s'agit en fait d'une réédition d'un ouvrage de 1994). On aurait souhaité voir paraître dans une « bibliographie recommandée » les travaux d'ésitiens d'hier et d'aujourd'hui, comme Delisle et Hurtado Albir (pédagogie de la traduction), Séro-Guillaume (langue des signes), Plassard (lecture), Laplace (interprétation), Israël et Roux-Faucard (traduction littéraire), Gile (théorie de la traduction), voire Simoneau (audiodescription pour non-voyants), pour n'en nommer que quelques-uns. Le lecteur déterminé se reportera au site web de l'ÉSIT, haut lieu de la TIT. Malheureusement, ses efforts ne seront pas pour autant récompensés, car la bibliographie qu'on y trouve accuse elle aussi un besoin criant de mise à jour.

La plus grande part de nouveauté que contient la nouvelle édition d'*Interpréter pour traduire* se résume donc à la contribution de Jean-René Ladmiral, dont l'ouvrage phare, *Théorèmes pour traduire*, paraît finalement dans la bibliographie de cette nouvelle édition. L'absence de Ladmiral des éditions précédentes trouverait son explication dans le long texte que l'auteur des *Théorèmes* présente en préface. Et Ladmiral ne déçoit pas. On peut lire que ses *Théorèmes*, l'ouvrage de Lederer et Seleskovitch, et les *Problèmes théoriques de la traduction* de Mounin constituent la base d'une science nouvelle (du moins pour les langues européennes) dont l'objet est l'étude de la traduction-opération et des traductions – la traductologie – terme dont la copaternité lui revient avec Brian Harris. La préface relate la petite histoire de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ÉSIT), et le rôle crucial qu'ont joué les fondatrices de la TIT. Ladmiral relate également de façon succincte l'illustre carrière de Seleskovitch, et se questionne enfin sur les raisons qui ont motivé cette dernière

à le repousser, avec d'autres traductologues comme Berman. Mais, néanmoins, Ladmiraal se porte à la défense de l'ÉSIT en dépit des rapports difficiles qu'il entretenait avec Seleskovitch. Cet aveu teinté d'objectivité les motifs qui ont mené à la réédition d'*Interpréter pour traduire*, au cœur même de la collection qu'il codirige. Ladmiraal y passe également en revue les conflits qui ont opposé l'ÉSIT à d'autres institutions, notamment à l'ISIT, de même que les branches qui ont poussé de par le monde et qui ont vu la TIT franchir les frontières de l'Hexagone. La préface est, par ailleurs, riche en références bibliographiques supplémentaires. On s'explique d'ailleurs assez mal que les œuvres qui y sont mentionnées ne paraissent pas dans bibliographie, à la fin de l'ouvrage. En dépit des indices qui laissent entendre une divergence d'opinions entre Ladmiraal et les fondatrices de la TIT, la préface se veut d'abord et avant tout la démonstration d'une convergence des idées qui dépasse les divergences personnelles.

Tantôt louangée, mais aussi souvent critiquée pour son intégisme, l'École de Paris s'est formé, au fil des décennies, une réputation enviable. Si l'on reproche parfois à la TIT d'être non pas une théorie, au sens classique du terme, mais plutôt une méthode, il faut néanmoins avouer qu'elle demeure un modèle inéluctable en traductologie. Toute théorie digne de ce nom doit pouvoir franchir l'épreuve du temps et des changements de conjoncture et, on ne peut le nier, la TIT passe la rampe. Cependant, si *Interpréter pour traduire* pose les bases de cette théorie, notons que les spéculations qui sont à la source de la TIT découlent d'observations faites *a posteriori* à partir de traductions et de textes traduits. Alors que l'on s'apprête à célébrer les cinquante ans de la publication du premier article reproduit dans *Interpréter pour traduire*, l'avenir devrait nous révéler si les héritiers de cette école de pensée ouvriront la TIT à la critique pour démontrer sans l'ombre d'un doute, avec Lederer, que «la TIT compte parmi les bases solides sur lesquelles continuer à construire» (p.424).

En conclusion, il faut remercier les codirecteurs de la collection «Traductologiques» pour avoir mis à la disposition des générations actuelles les textes de Lederer et Seleskovitch et toutes les richesses qu'ils recèlent.

MARCO A. FIOLA
Ryerson University, Toronto, Canada

RÉFÉRENCES

HERBULOT, Florence (2004): La Théorie interprétative ou Théorie du sens: point de vue d'une praticienne. *Meta*. 49(2):307-315.

CERDÀ I SURROCA, Maria Àngela, PRAT SERRA, Montserrat, ZARANDONA, Juan Miguel, eds. (2014): *Escalibor. Un cant Modernista artúric conquereix el món / Un canto modernista artúric conquista el mundo*. DE RIQUER, Alexandre. V.V.A.A. [Trad.] Madrid: SIAL Ediciones, 255 p.

El libro que se reseña consiste en una edición moderna de uno de los poemas más emblemáticos de Alexandre de Riquer (Calaf, 1856 - Palma, 1920). El texto original viene precedido por una serie de estudios de homenaje y/o erudición, y acompañado por dieciocho versiones en prosa en diferentes lenguas.

El sentido cultural de una propuesta como esta es indisoluble de una cuestión más amplia: la colocación historiográfica y cultural del Modernismo catalán, que ha sido objeto de continuas revisiones: del antiguo esquema que lo disponía como una de las dos épocas doradas de las letras catalanas (la medieval y la de la triada *Renaixença-Modernisme-Noucentisme*), separadas por el agujero negro de casi cuatro siglos percibidos como los de la decadencia (XVI-XIX); a otras más recientes que, a parte de poner en discusión este hilo argumental, se esfuerzan en actualizar el análisis de la complejidad de su momento específico. Para este proceso, resulta augurable priorizar las relaciones entre los discursos más tradicionalmente hegemónicos y las pluralidades que los desestabilizan. Así, si por una parte cabe valorar las diferentes concreciones locales del Modernismo (los novecentismos europeos - y no sólo -, si así queremos llamarlos), que conviven y dialogan como las olas de un mismo mar de renovación; por la otra, también cabe revalorizar la heterogeneidad interna en cada una de estas concreciones. Por eso, es reconfortable que ya en el subtítulo de esta publicación se destaque una definición del texto como "cant modernista artúric". Que la base de *Escalibor* es la materia de Bretaña es en verdad una evidencia, el mérito está en proponerlo ahora como una oportunidad de reapreciar la obra de este poeta en el canon y, a su vez, de recordar el papel de la vena prerrafaelita como una pieza más del puzzle del Modernismo global y local (interesante como enriquecimiento interno, pero también a nivel de puente y de contacto con el Modernismo cosmopolita).

Y es que lo sabemos, demasiado a menudo la foto del panorama literario catalán entre finales del XIX y la primera mitad del XX se ha reducido a la de los dos hermanos regañados: el vitalismo espontáneo de Joan Maragall y el artificio de los clasicistas y parnesianos. Entre múltiples inputs de influencias internacionales (Nietzsche, d'Annunzio, Whitman, Ruskin), se reconocerían los méritos del legado continental y mediterráneo, componente, a partir de éste último núcleo